Congrès des études classiques à Paris en 1950 ont fait apparaître à quel point nous en sommes éloignés.

J. MAROUZEAU.

Albert BLAISE, *Manuel du latin chrétien* : chez l'auteur, 5, rue Twinger, Strasbourg, 1955, 221 pages.

Je m'excuse de ne pouvoir, faute de délai, consacrer aujourd'hui qu'une brève mention à cet ouvrage, que faisait attendre l'utile *Dictionnaire des auteurs chrétiens* du même auteur (cf. cette Revue, t. XXXII, p. 481), et qui devait même, primitivement, constituer l'Introduction à ce dictionnaire. Il ne s'agit pas, comme pourrait le faire croire le titre, d'une étude systématique du latin chrétien, mais essentiellement d'une série d'observations suggérées par la confrontation des textes chrétiens avec les textes classiques sur le style (qu'on s'étonnera un peu de trouver en première place), la morphologie et la syntaxe. Sur ces divers points, les interprétations, dans la mesure où elles constituent un corps de doctrine, auront naturellement à être confrontées avec celles des spécialistes, et particulièrement de l'école hollandaise. L'ouvrage est suivi d'une utile bibliographie, dont la rédaction, en ce qui concerne les noms propres et les titres étrangers, devra être soigneusement révisée pour une édition ultérieure.

J. MAROUZEAU.

**Métrique.**

W. J. W. KOSTER, *Traité de métrique grecque, suivi d'un précis de métrique latine*, 2e éd. : Leiden, Sijthoff, 1953, 380 pages, 32,50 florins.

La beauté de ce volume, dont la présentation fait honneur à l'édition hollandaise, incite à commencer son examen par le dehors : il y a plaisir, en effet, à le contempler, à l'ouvrir et à le feuilleter. Sa première édition ne remonte qu'à 1936 et n'a pas été signalée dans notre revue. Pourquoi? peut-être parce que la part faite au latin est un peu la part du pauvre : en effet, sur les 354 pages qu'occupe le texte même de l'ouvrage, déduction faite des index, le latin n'a droit qu'à 44. Mais loin de moi la pensée de tenir rigueur à M. W. Koster de ce déséquilibre, car, au risque de paraître manier le paradoxe, je dirai que c'est surtout la partie grecque de sa *Métrique* qui intéressera le latiniste et lui sera utile. En effet, le *Précis de métrique latine*, par suite de sa brièveté voulue par l'auteur, ne saurait apporter de vues nouvelles sur les problèmes proprement latins, mais il a le mérite de la clarté et de la précision, celui aussi de reposer sur une information sans défaut, en un mot il laisse voir à chaque instant qu'il est l'œuvre d'un philologue parfaitement averti

des problèmes d'ensemble et des questions de détail. C'est ici le lieu de rappeler qu'on doit à M. W. Koster une étude importante sur les ouvrages de métrique antérieurs à 1950 : *De studiis recentibus ad rem metricam pertinentibus*, dans *Mnemosyne*, N. S. IV, t. 3 (1950), p. 21-53 et 127-157.

Je me permets donc d'aller chercher mon butin dans le *Traité de métrique grecque*. D'ailleurs, une étude scientifique de la métrique ancienne ne saurait dissocier le grec et le latin. Sur le « dactyle cyclique » auquel on recourt si souvent pour scander les logaédiques et sur la longue ἄλογος, on lira, p. 82, l'étude du fameux passage de Denys d'Halicarnasse (*De compositione uerborum*, 17), passage auquel jadis G. Hermann et plus récemment P. Maas et A. Wifstrand ont demandé des arguments pour asseoir leur théorie sur la syllabe longue du dactyle, qui serait plus brève qu'une longue ordinaire. W. Koster nous ramène au respect du texte : Denys a parlé non d'un *dactyle*, mais d'un *anapeste cyclique*, et sa remarque sur la quantité de la longue du dactyle ne s'applique pas à un dactyle particulier, mais à tous les dactyles en général ; il est donc hasardeux de fonder une théorie de l'hexamètre sur un passage aussi obscur. Ceci me remet en mémoire l'opinion d'A. Meillet sur la durée respective des syllabes comptant théoriquement comme ayant même durée : un *a* est plus long par nature qu'un *i*, de sorte qu'un *a* bref peut avoir une durée bien voisine de celle d'un *i* long. « Il y a syllabe longue là où le sujet parlant sent une syllabe longue, et brève là où il sent une brève. Il ne s'agit pas de physique, mais d'action à exercer sur des auditeurs » (*Les origines i.-e. des mètres grecs*, p. 9). Voilà pourquoi le calcul trop précis de la quantité, la métrique au métronome ou au chronomètre, est peut-être un excès. « Même quand il s'agit de vers chantés, une précision absolue ne me semble pas nécessaire », dit, avec raison selon moi, M. W. Koster, p. 86.

Le passage sur la colométrie est à méditer non seulement par les métriciens, mais aussi par ceux qui ont à éditer des textes contenant des *cantica* : « Les poèmes lyriques dont la structure libre ne permettait pas la division en vers, distiques ou strophes de forme fixe... étaient écrits comme de la prose. » Les *Recherches sur les mètres de la lyrique chorale* de J. Irigoin amèneront-elles l'auteur à revoir et développer ses idées à ce sujet? Pour l'instant, la tradition manuscrite, malgré ses incertitudes, est la seule chose un peu solide en l'occurrence, et ceci est aussi la conclusion de l'auteur (p. 296).

A propos de l'hexamètre, je relève les remarques sur la coupe penthémimère (p. 70), dont l'importance va régulièrement en décroissant depuis les poèmes homériques jusqu'aux poètes de basse époque tels que Quintus de Smyrne et Nonnus. En latin, au contraire, cette coupe

a toujours régné en maîtresse absolue sur l'hexamètre. L'étude du *zeugma*, c'est-à-dire de l'emplacement des fins de mots (p. 70-75), est d'une particulière importance pour connaître la structure respective de ce vers en grec et en latin, et c'est ici que les chercheurs devront faire preuve d'une grande prudence dans leurs affirmations, puisque les mêmes effets peuvent avoir, dans les deux langues, des causes différentes.

Ainsi, à chaque instant, le latiniste rencontrera dans le *Traité* de W. Koster des renseignements et des idées qui ne pourront qu'enrichir ses vues sur les questions particulières au latin, et il se réjouira de n'avoir plus que rarement à fouiller dans le W. Christ, vieilli et incommode.

L. NOUGARET.

L. ROUSSEL, *Le vers grec ancien, son harmonie, ses moyens d'expression* (Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Montpellier, t. VI) : Paris, Les Presses Universitaires de France, 1954, 170 pages, 600 fr.

A côté du *Traité* de Koster, où le latin occupe peu de place, qu'il me soit permis de signaler cet ouvrage, où il n'en occupe aucune, du moins en apparence. En réalité, à chaque instant, L. Roussel fait des incursions sur nos terres ou nous invite à pénétrer sur les siennes. Ceci n'est pas à proprement parler un traité de métrique, et son titre pourrait être : « Comment prononcer un vers grec. » En fait, ce sont les questions de prononciation qui ont ici la part du lion, et c'est justice : y a-t-il meilleure justification des études de métrique?

Voici d'abord quelques suggestions dont on pourra tirer profit. L. Roussel renonce aux signes de quantité habituels : la longue est notée par la noire, et la brève par la croche. L'intérêt du système, c'est qu'il permet de noter les longues allongées par la noire pointée et la blanche, et inversement la demi-brève par la double croche, et même la « minime » (mais voir ce que j'ai dit ci-dessus à propos du livre de W. Koster, sur la métrique au chronomètre). L'auteur, en effet, innove aussi dans les termes techniques : la minime est une brève d'une durée nulle, le stiphe le groupe que l'on désigne souvent par le nom de mot métrique, le sandhi, c'est la rencontre des mots et les accidents qui en découlent, etc.

Quant au fond même de l'œuvre, il ne m'appartient pas d'en parler ici. Je relève cependant quelques fines remarques sur les longues par nature et par position (p. 42 et 45), que l'on rapprochera des considérations de J. Marouzeau sur l'allongement par position (*Rev. des Ét. lat.*, XXXII, p. 100-102, et ci-dessus, p. 344).

A propos du rythme, enfin, je lis, p. 55 : « Il n'y a pas de rythme descendant ou ascendant. » Par conséquent : « l'iambe n'est pas un pied, c'est une fin de mesure, et le commencement d'une autre. Une suite d'iambes... est, en réalité, une suite de trochées ⏑ | ⏓ ⏑ | ⏓ ⏑ | ⏓ » (p. 53). C'était la méthode de L. Havet (voir sa *Métrique*, §§ 244-248 : scansion trochaïque des vers iambiques) : elle est séduisante et d'une grande commodité, elle paraît conforme à la logique ; j'ai peur qu'elle ne soit un contresens. Aussi, après l'avoir employée moi-même, y ai-je renoncé. Je pense qu'il y a un rythme ascendant et un rythme descendant, qui sont le contraire l'un de l'autre. Nous ne sentons plus la différence ; ce n'est pas une raison pour nier qu'elle ait existé ; or, nous savons que les Grecs et les Latins n'employaient pas indifféremment ces deux rythmes ; je rappelle simplement à ce sujet les remarques d'Horace dans son *Art poétique*, vers 79 et 251 et suiv., auxquelles on peut joindre celles d'Aristote, *Rhét.*, III, 8, 4, etc. Qu'il n'y ait là qu'une « question de *legato* dans l'exécution » (p. 55), la chose est possible, mais elle me paraît essentielle : avons-nous le droit de renoncer à une nuance que les anciens nous ont expressément indiquée?

Ce livre, qui montre chez son auteur une profonde science et un amour violent de la poésie, est écrit d'un bout à l'autre avec feu et ne saurait laisser le lecteur indifférent. Oserai-je ajouter que les non-initiés doivent le consulter avec prudence.

L. NOUGARET.

Fr. CRUSIUS, *Römische Metrik, eine Einführung*, 2e éd. revue par H. RUBENBAUER : München, M. Hueber, 1955, 148 pages.

La première édition de cet ouvrage datait de 1929. La deuxième édition comprend six chapitres : 1) Parallèle entre la versification allemande et la versification latine ; 2) Les questions de prosodie relatives à la scansion ; 3) Les caractéristiques de la versification latine : temps marqués et temps faibles, ictus et accent, les coupes, etc. ; 4) Les différents types de vers ; 5) Les chantés. L'ouvrage se termine par deux aperçus, l'un sur la poésie rythmique, l'autre sur la prose métrique.

Le sous-titre « eine Einführung » est, à mon avis, trop modeste pour ce manuel, dont la première édition était déjà excellente. M. H. Rubenbauer, tout en lui conservant son caractère didactique, l'a très sérieusement revu et mis au courant des dernières publications, de sorte que cette deuxième édition se présente un peu comme une œuvre nouvelle. Louons d'abord en elle l'agrément de la lecture, agrément auquel contribuent beaucoup les aperçus historiques qui précèdent les diverses questions traitées. Si les faits sont parfois un peu brièvement exposés,

à chaque instant on est renvoyé à la partie bibliographique du livre, où sont signalées les études relatives à chaque question. Louons surtout l'objectivité avec laquelle sont exposés les points les plus discutés de la métrique ; je pense, en particulier, à la controverse toujours ouverte au sujet de l'action de l'ictus métrique et de l'accent verbal (§§ 33 et 60). On ne saurait terminer ces quelques remarques sans signaler que les plautinisants liront là quelques pages un peu courtes, mais substantielles, sur la construction des *Cantica* (§§ 172-180). Si, par contre, je regrette que le chapitre sur la poésie rythmique soit si sommaire, c'est pour avoir l'occasion de redire que la poésie latine accentuelle est quelque chose d'entièrement différent de la versification classique, et que les latinistes aussi bien que les romanistes auraient grand besoin d'un traité, à la fois simple et documenté, consacré à la période post-classique de la versification latine. Quant à la prose métrique, il est difficile, dans un ouvrage comme celui-ci, de donner autre chose que des notions générales sur un art de la prose dont presque chaque écrivain a eu sa conception particulière. Le Crusius-Rubenbauer est, en conclusion, une œuvre de science et de bonne foi ; on aura en lui un guide sûr et un livre de consultation commode.

L. NOUGARET.

## Histoire littéraire.

Raffaele PERNA, *L'originilità di Plauto* : Bari, « Leonardo da Vinci », 1955, 496 pages, 2,800 lires.

L'auteur, après beaucoup d'autres, reprend le problème du *Plautinisches im Plautus*. On croyait que tout avait été dit là-dessus, et que le travail de plusieurs générations de philologues, de Leo, de Fränkel, de Jachmann, acharnés à saisir les infidélités du poète-traducteur, de Lejay et Arnaldi, préoccupés surtout de la nouveauté de l'élément rythmique et musical, n'avait rien laissé à défricher dans un domaine labouré en tout sens. Pourtant l'introduction du livre marque, non peut-être sans quelque injustice, les limites de ce long effort, faussé à l'origine par « le préjugé de l'absolue perfection des modèles attiques » et condamné « à la recherche extrinsèque des éléments constitutifs » ; une telle méthode ne laissait en fin de compte à Plaute qu' « insipides bouffonneries, déformations, digressions, répétitions et incongruences ». M. Perna, qui confesse pour l'esthétique de Croce l'admiration d'un disciple, s'efforcera donc de chercher l'originalité de Plaute, non pas dans ce que M. Rudler appelait un « résidu », mais dans l'œuvre elle-même, où les données de la νέα apparaissent renouvelées et fondues à la flamme du génie.